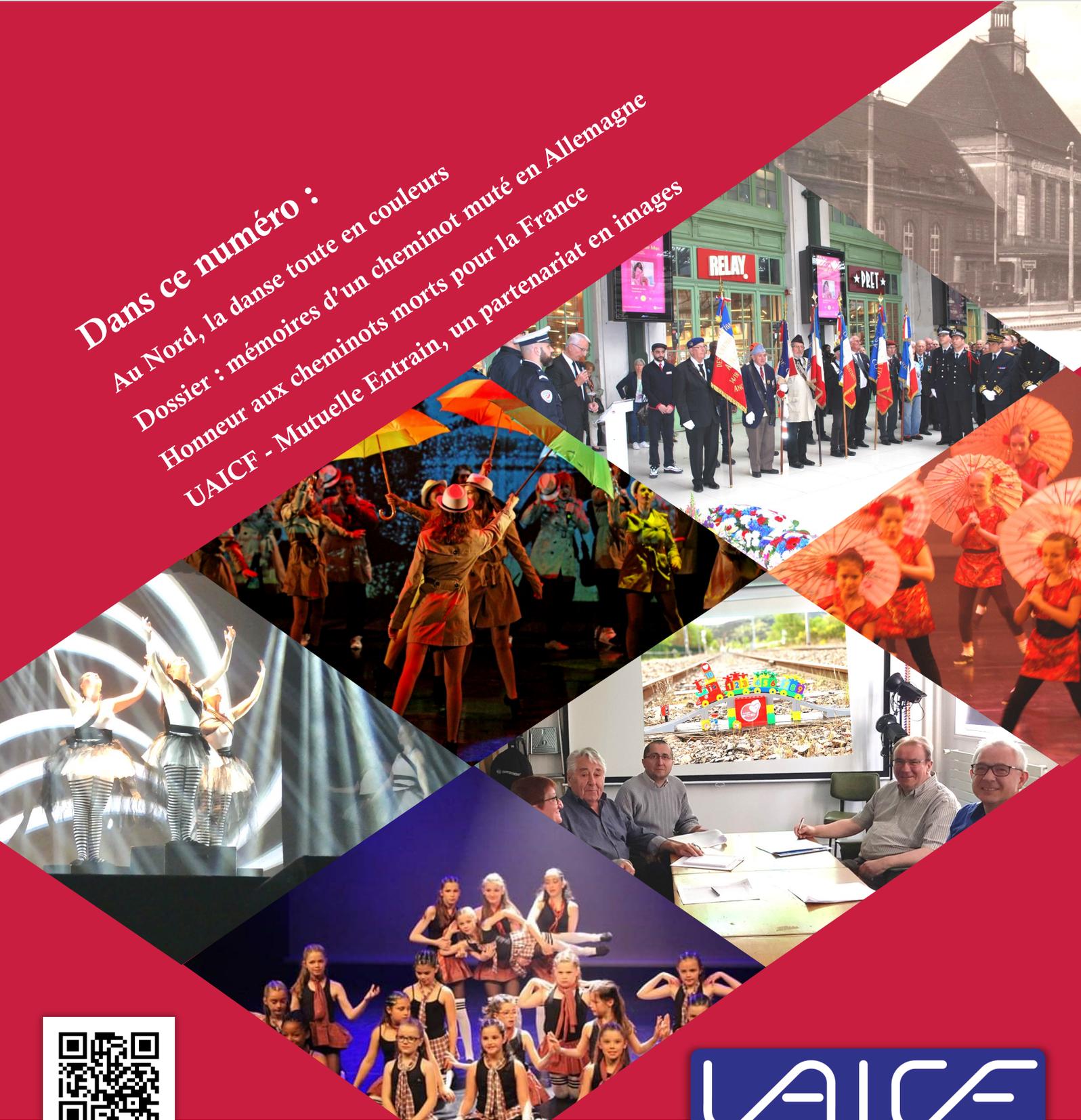


Les Échos du Nord

n° 52 > septembre 2019

Revue trimestrielle d'information du comité UAICF Nord

Dans ce numéro :
Au Nord, la danse toute en couleurs
Dossier : mémoires d'un cheminot muté en Allemagne
Honneur aux cheminots morts pour la France
UAICF - Mutuelle Entrain, un partenariat en images



<http://nord.uaicf.asso.fr>



COMITÉ UAICF NORD

LONGUEAU

5 - 6 Octobre 2019

4ème Fête du Rail



Dépôt SNCF de Longueau
2, rue Pierre Séward



Thème les dépôts et rotondes

Exposition Patrimoine Ferroviaire- Modélisme-
Philatélie-Animations-Groupes Musicaux-Harmonie

Horaire ouverture public:

Samedi 5 octobre de 10h00 à 18h00

Dimanche 6 octobre de 10h00 à 18h00

<http://arpdo-rotonde80.e-monsite.com>





Le mot du Président

La période estivale touche à sa fin.

Un été chaud à la fois reposant pour certains, fatigant pour d'autres.

Le soleil a largement honoré cette période, les records de températures ont été battus nous incitant à rechercher très souvent l'ombre protectrice.

L'été, l'appel au départ, à la rencontre, à la découverte de nos territoires pour mieux apprécier nos belles régions et ensuite ranger la valise des vacances remplie de bons moments et d'inoubliables souvenirs.

Puis arrive l'appel au retour pour débiter la période automnale avec un regain d'énergie.

C'est la reprise des activités scolaires, professionnelles sans oublier bien entendu les loisirs et sa prenante vie associative.

Si ces rendez-vous restent incontournables, celui de notre bulletin l'est tout autant.

En effet, fidèle et ponctuel les Échos du Nord sont entre vos mains. Vous constaterez (avec bonheur j'espère) que, pour lui aussi l'été a été profitable. Il s'est épaissi de quelques pages supplémentaires résultat d'une collecte abondante d'articles, de photos relatant vos divers évènements associatifs.

Alors, à vous tous : correspondants, chargés de communication, de la conception et de composition soyez remerciés sincèrement et chaleureusement.

Bonne lecture.

Pierre Hanar



SOMMAIRE

Chorégraphie pages 4 à 8

- DOUAI, 22 et 23 juin : gala haut en couleur pour la « *Broadouai Academy* »
- TERGNIER, 15 et 16 juin : un gala réussi pour « *Motiv'Danse* »
- CALAIS, 15 et 16 juin : un nouveau voyage pour les danseurs(ses) du « *GACC...* »
- LILLE-DÉLIVRANCE : un gala riche de souvenirs, les 15 et 16 juin...

Le saviez-vous page 9

- Connaissez-vous la monnaie miraculeuse ?

Dossier pages 10 à 16

- 1943-1945 : mémoires d'un cheminot « muté » en Allemagne...

Hommage pages 18 à 19

- 74 ANS APRÈS : honneur aux cheminots morts pour la France

Partenariat pages 20 et 21

- 2018, 2019... un partenariat en images pour l'UAICF et la mutuelle ENTRAIN

Rec'Échos pages 22 et 23

- LES EXPRESSIONS FRANCAISES : Tenir la chandelle
- Humour
- Les recettes de Nathalie : Tarte aux myrtilles

Comité UAICF NORD
 44 rue Louis Blanc - 75010 Paris
 Tél. : 01 40 16 05 00
 courriel : uaicf.comite-nord@wanadoo.fr
 site : <http://nord.uaicf.asso.fr>
 blog : uaicfnord.over-blog.com
 directeur de publication : Pierre Hanar
 chargés de la communication : Georges Wallerand et Jean-Jacques Gondo
 conception et composition : Saliha Mahjoub et Nathalie Bayard



Retrouvez-nous sur
<http://nord.uaicf.asso.fr>
 en flashant ce code

Suivez-nous également sur :

Chorégraphie

DOUAI, 22 et 23 juin : gala haut en couleur pour la "Broadouai Académy"

Notre école, affiliée à l'Union Artistique et Intellectuelle des Cheminots Français, a présenté sur la scène nationale de l'hippodrome de Douai cinq spectacles de danse dont trois séances assurées par les 250 élèves de notre section "Broadouai Académy".

Cette dernière pratique les disciplines de danse modern'jazz, de chant et de comédie animées par des professeurs diplômés d'état et des artistes professionnels.

Par Raymond Guéry

C'est Isabelle Bail, artiste chorégraphe qui, avec son équipe de professeurs, a conçu et réalisé ce spectacle dont le thème était celui d'une rétrospective du cinéma au cours des cinquante dernières années. Un spectacle, de grande intensité, sur des chorégraphies originales, mêlant à la danse, du chant et de la comédie sur fond de vidéos.

Un spectacle éblouissant de couleurs avec de nombreux costumes qui a ravi les nombreux spectateurs au nombre de 1400 pour les trois séances. Les élèves ont pu exprimer, à leur niveau et avec enthousiasme, le potentiel artistique qui les anime avec passion.

Deux séances de danse classique d'un spectacle auquel ont participé les 200 élèves de cette section sous la conduite de leur professeure Nathalie Fontaine.

Un spectacle composé de nombreux ballets, haut en couleurs avec de superbes costumes, où les spectateurs, près de 1000 pour les deux séances, ont pu apprécier les progrès remarquables réalisés par les élèves sur le plan technique.

Nous avons eu, à cette occasion, l'honneur et le plaisir d'accueillir Monsieur Pierre Hanar, président de notre comité Nord de l'UAICF, et son épouse Françoise.



Autre manifestation, les auditions des élèves de la classe de piano dirigée par leur professeure Céline Brus, présentées au public le 5 avril et lors de la fête de la musique le 21 juin.

Comme chaque année le succès est au rendez-vous. Il faut dire que notre école est renommée dans tout le douaisis pour la qualité des cours assurés par nos talentueux professeurs. Les spectacles que nous présentons chaque année sur des thèmes toujours nouveaux en sont le reflet.

Il convient d'ajouter que les élèves et leur parents apprécient beaucoup le bon esprit d'équipe qui anime l'ensemble des membres de notre association.



Programme hebdomadaire des cours

Danse classique

Professeur : Nathalie Fontaine
Téléphone : 06 81 70 55 14

cours de danse les mardi, jeudi et vendredi soir, les mercredis et samedis toute la journée, séance de barre au sol le jeudi soir.

Broadouai Académy

Directrice artistique : Isabelle Bail
Téléphone : 06 61 99 90 73

Modern'jazz

les lundis, mardis et mercredis, séances d'éveil et d'initiation le samedi, cours techniques le jeudi, chant le vendredi, comédie le jeudi.

Musique

Professeur : Céline Brus
Téléphone : 06 77 29 48 41

du lundi au samedi : séances d'éveil musical pour les petits, cours collectifs pour adultes de formation musicale, cours individuels de piano.

Pour tous renseignements : Raymond Guéry, Président
Téléphone : 03 27 87 59 98
Courriel : raymond.guery@sfr.fr



Chorégraphie

TERGNIER, 15 et 16 juin : un gala réussi pour « Motiv'Danse... »

Plus de 150 personnes samedi soir et autant le dimanche après-midi, Motiv'Danse a fait le plein de spectateurs et d'émotions. Au terme de neuf mois de travail, l'association Motiv'danse a présenté son dernier-né, à la Salle des loisirs de Tergnier, à l'occasion de son gala de fin d'année scolaire.

L. Q. (L'Aisne nouvelle du 17 juin 2019)

Très vite, il a suscité beaucoup d'émotion et de bienveillance dans le public. C'était l'objectif recherché. Une nouvelle fois, la chorégraphe Audrey Béguin a mis tout son cœur pour que son « bébé » séduise le public. En cela, le 49^e gala fut une réussite. Pendant plus de deux heures et quasiment trois, en comptant les entractes, les tableaux, particulièrement soignés au niveau des costumes et interprétés par 120 danseurs(es), se sont enchaînés.

Un gala en trois parties

Lors de la première partie, intitulée « 13 à table », la chorégraphe a imaginé la présence de personnalités telles que Jean-Paul Gauthier, Amélie Nothomb ou encore... Léonard de Vinci. Les deuxième et troisième ont été davantage tournées vers la « Pop-culture » des années 80-90.

Rendez-vous dans un an pour le 50^e gala. Nul doute que Motiv'Danse sera de nouveau à la hauteur de l'événement.

Photos : Arlette Galhaut



TERGNIER
Motiv'Danse
Avenue du 5^e Corps
Présidente:
Laëtitia BEGUIN
Tél. 03 23 57 69 99
Courriel:
motivdanse@free.fr
Site:
<http://motivdanse.free.fr>

CALAIS, 15 et 16 juin : un nouveau voyage pour les danseurs(es) du « GACC...»

Après l'avion et le bateau, le Groupement Artistique des Cheminots Calaisiens a décidé de voyager cette année par le train et tous les élèves ont pris le GACC-EXPRESS TRAIN N° 34 en gare du Grand Théâtre de Calais les 15 et 16 juin 2019 où plus de 600 personnes sont venues applaudir les 130 élèves du GACC.

Dominique Depret

24 chorégraphies ont été présentées par nos différents groupes dans des styles différents : classique, moderne ou contemporain. Ce spectacle était animé par Alexy, notre «contrôleur du jour» que j'accompagnais avec les membres du bureau, un ensemble qui a contribué à sa réussite. Un grand merci également à toute notre équipe de bénévoles sur laquelle nous pouvons toujours compter pour présenter nos activités au public dans les meilleures conditions.

Rendez-vous a été donné aux parents le 26 juin pour clôturer l'année avec la reprise de quelques chorégraphies, distribution des récompenses et pot de l'amitié. Rendez-vous a aussi été pris pour les inscriptions, salle Cuvier, le mercredi 11 septembre de 17 h à 20 h et le vendredi suivant de 18 h à 20 h.

À bientôt pour de nouvelles aventures !



CALAIS
Groupement Artistique des
Cheminots Calaisiens
193 Bd Curie
Présidente:
Dominique DEPRET
Tél. 06 14 98 19 63
Courriel:
gacc-calais@free.net
Site:
<http://gacc.calais.free.fr>



Chorégraphie

LILLE-DÉLIVRANCE : un gala riche de souvenirs, les 15 et 16 juin...

Suite à l'afflux de jeunes élèves, deux cours supplémentaires ont dû être créés, en particulier pour la danse contemporaine et pour les petits qui sont accueillis dès l'âge de trois ans.

André Vandencryse (Correspondant La Voix du Nord)

« La relève est assurée » se félicite la Présidente de la Renaissance artistique de Lille-Délivrance, Danielle legal. En raison de ce succès, pour le gala annuel, il a fallu organiser trois spectacles. Ceux-ci ont, à chaque fois, été donnés devant une salle comble. Les deux professeurs, Lucyle et Karine, avaient choisi d'évoquer les galas présentés au cours des 20 dernières années, en revenant sur les prestations les plus marquantes mais, bien sûr, avec de nouvelles chorégraphies.

Cette initiative a séduit les spectateurs et rappelé bien des souvenirs à certains, amusés de voir les enfants de 2019 danser sur des thèmes des années 2000 comme *Shrek*, *Sing Sing* et autres *Mary Poppins*, *le Hérisson*, etc.



Les souvenirs étaient aussi alimentés par des photos des galas des 20 dernières années, projetées en fond de scène.

Une centaine de jeunes danseuses (et danseurs comme le petit Elio qui vient tout juste de fêter ses trois ans) ont participé à ces trois séances de gala qui avaient pour cadre la Maison folie Beaulieu.



Le saviez-vous?

Connaissez-vous la monnaie miraculeuse ?

Pour ma part, non ! On m'en aurait parlé, j'aurais cru que c'était une monnaie issue de Lourdes... Jusqu'à ce que je voie le film « La monnaie miraculeuse » de Urs Egger, passé récemment sur Arte.

Par Nathalie Bayard

Autriche, 1932 : le chômage explose comme partout en Europe et c'est la crise économique. Les gens se réfugient dans le national-socialisme ou nazisme qui leur promet monts et merveilles.

Les gens ont faim, les impôts ne rentrent plus et c'est l'appauvrissement général partout en Autriche comme en Europe, et pour ce qui nous concerne, dans la petite ville de Wörgl.

Jusqu'à ce qu'un maire, fraîchement élu, Michael Unterguggenberger, à l'instar de ce que préconise Silvio Gesell, commerçant prussien (à l'époque), ait l'idée géniale de créer une monnaie locale pour lutter contre la pauvreté. Il la crée sur ses propres deniers.



Et cette initiative, purement citoyenne, fonctionne ! Cette monnaie entraîne une reprise économique ; elle devient ainsi un exemple pour les villes voisines.

Mais cela ne plaît pas à tout le monde, notamment à son propre fils qui ne croit au salut que par le national-socialisme. Cela ne plaît également pas aux institutions bancaires et au gouvernement viennois. Il est interdit en Suisse.

Aujourd'hui, il existe même un institut : l'institut Unterguggenberger (<https://unterguggenberger.org/>) fondé en 2003 qui lui est consacré. Il est vrai qu'en 1933, ce maire était le plus célèbre maire d'Autriche à côté du maire de Vienne...

Pourquoi j'ai voulu parler de ce film dans une revue comme les Echos du Nord ? Et bien, le maire de cette petite ville autrichienne qui a eu cette idée géniale, n'est autre... qu'un cheminot, conducteur de train !



1943-1945 : mémoires d'un cheminot « muté » en Allemagne...

En 1942, Hitler exige de la France qu'elle destine des ouvriers qualifiés à combler le manque de main d'œuvre en Allemagne, soit le recrutement forcé de 350 000 jeunes travailleurs. Le STO (Service du travail obligatoire), est considéré comme un devoir national et une vaste propagande du gouvernement de Vichy en vante les mérites et avantages. C'est dans ce contexte que des employés de la SNCF seront « mutés » outre-Rhin dans la Reichsbahn.

Henri Fabre (1922-1977), mon oncle, à gauche sur la photo, fut l'un de ces «cheminots déplacés». Aussi, découvrant récemment son «Carnet noir», j'ai souhaité que les souvenirs du jeune cheminot cévenol, embarqué vers l'Allemagne à 22 ans, consignés dans ces pages, ne restent pas lettre morte. Ce journal, destiné à sa fiancée Marie-Rose (ma tante) et rédigé dans deux calepins, relate sa vie durant ces mois passés à Görlitz puis à Saalfeld.

Françoise Brunaud-Fabre

Le 29 juin 1943, Henri quitte Nîmes, son lieu d'affectation, à destination de Görlitz en Allemagne, par convoi SNCF. Il raconte.

«Voyage impeccable comme organisation, aux heures prévues, ravitaillés dans les gares. Arrêt à Leipzig. Très belle gare. Arrivée à destination (Görlitz) à 2h du matin. On couche dans des baraquements en bois. Le matin, déjeuner à 5h puis nous sommes affectés à la gare de Görlitz au service Petite vitesse, manutention des colis.

On nous emmène à notre nouveau logement. La ville est superbe, notre guide est un homme aimable. Les gens âgés sont assez affables. Regards sournois de la part des jeunes ou des jeunes gens. Ce mois de Juillet peut s'appeler pour moi, mois d'adaptation. Nous sommes étrangers à tous points de vue. Aussi bien étrangers proprement dits, par la langue, les mœurs, la mode et le genre de travail. Cependant, par la compréhension des vieux Allemands qui forment la plupart du cadre personnel de la gare, notre travail est facilité.»



Sa prise de contact avec Görlitz est agréable. Il la décrit sous un jour avenant.



«On ne peut le nier, Görlitz est une superbe ville, importante pour plusieurs raisons. D'abord de par sa situation entre deux grandes régions, la Basse Silésie, région de plaines aux cultures importantes et la Haute Silésie, région beaucoup plus pauvre au point de vue cultures, mais aux sites admirables. À 10 kms à l'Est de Görlitz se trouve le stalag IV A, un camp de prisonniers de guerre où sont parqués des Russes qu'on laisse mourir de faim (ils ne sont pas protégés par la convention de Genève), des Polonais ainsi que des Français et beaucoup de Britanniques. Certains prisonniers de guerre se voyaient proposer ou imposer un statut civil pour travailler dans les fermes ou les usines.»

Les employés de la Reichsbahn ne semblent pas mal traités.

«Un grand nombre de jeunes des classes 41 et 42 sont venus s'ajouter à nombre de leurs «kamarades» français. Depuis, tous les jours, d'autres recrues viennent s'ajouter. À la Reichsbahn, on distingue trois services. Dans cette institution de l'État allemand, aucun prisonnier n'est admis, à part les agents de la SNCF. De ce fait, je ne sais pas pourquoi, les agents français de la Reichsbahn, dont je fais partie, jouissent d'une plus grande liberté.»

Selon les services dans lesquels ils travaillent, ils logent dans de vastes locaux appartenant à la Reichsbahn et jouissent de tout le confort moderne. Au point de vue pécuniaire, ils touchent le salaire le plus élevé. Ils sont à peu près les seuls à posséder une carte d'alimentation et la carte de travailleur de force. Ces tickets sont valables dans tous les magasins d'alimentation et les restaurants.»

La gare de Görlitz, son lieu d'affectation.

«Le voyageur étranger qui arrive à la gare est d'abord surpris par le style colossal de cette bâtisse. Trois énormes arceaux qui enjambent lourdement six quais d'arrivée en constituent le hall. Mais ceci n'est rien. À l'inverse des gares importantes en France, toute la vie, toute l'animation sont parquées dans le sous-sol qui est une véritable fourmilière. Par un escalier monumental, le voyageur descend au souterrain de sortie.

Large de 5 à 6 mètres, c'est un vaste couloir d'une centaine de mètres. À distances invariables sont ménagées les sorties des 5 trottoirs. Inutile de «resquiller», un sévère contrôle des billets harcèle les voyageurs qui débouchent dans une magnifique salle des «pas perdus» où se trouvent les guichets des billets et les divers bureaux de renseignement.»

Henri et ses 12 camarades français font connaissance avec leur habitation, le «lager».

«Là, il est utile que je m'explique un peu. Le Lager, c'est un vaste local approprié où vivent plusieurs personnes en commun, se livrant à un travail identique. Certains lager(s) acquièrent une grande importance. Pour ne citer que celui que je connais : celui de l'usine Wümag, il abrite 300 ouvriers. Le nôtre abrite une dizaine de personnes, tous manutentionnaires à la gare de Görlitz. Situé à même la gare, il constitue un appendice des bâtiments. C'est un petit pavillon en briques rouges avec de longues et nombreuses baies doubles qui font entrer à flot le soleil et la lumière.

L'appartement comprend deux grandes pièces proprement dites et une petite antichambre qui nous sert de séchoir. Anciens bureaux, désaffectés pour pourvoir à notre logement, les murs conservent la tiédeur et le parfum du papier remué. Le local, très bien entretenu, peint à l'huile est d'une propreté méticuleuse, du moins, il l'était quand il était en notre possession. Le mobilier est sommaire. Il se compose d'une table dans chaque pièce et de nos châlits rangés de chaque côté des murs latéraux. Des armoires individuelles très bien conçues sont alignées deux par deux dans l'intervalle des fenêtres. La première pièce possède, en plus de la seconde, un petit classeur en bois peint. Les chaises de couleur brique sont neuves. Nous en avons à profusion. En plus des chaises, nous possédons un petit tabouret par lit qui fait office de table de nuit.

Dans chaque pièce, un lavabo en faïence blanche avec robinet d'eau froide et d'eau chaude. Dans la seconde pièce, une petite table de fer scellée au mur supporte un réchaud électrique qui est d'ailleurs depuis quelque temps, complètement démoli.

L'appartement est chauffé au central, les radiateurs sont nombreux et placés sous chaque fenêtre. Ce qui plaît dans cet appartement, c'est surtout la clarté qui inonde les pièces. Chaque pièce possède six fenêtres très larges et à doubles parois. À l'intérieur, un grand rideau noir à cordon permet de tamiser le jour et de masquer la lumière la nuit venue. L'éclairage est constitué d'un gros globe de verre dans chaque pièce, muni chacun d'une forte ampoule. Nous devons camoufler cette lumière vive pour ne pas être verbalisés par les agents de la Défense passive».

En quoi consiste son travail ?

«Je travaille à la Petite vitesse, c'est à dire à la manutention des colis, un lieu situé à proximité de notre baraque. C'est une grande bâtisse de 500 mètres de long. Deux trottoirs permettent aux comptoirs d'être au niveau des wagons. Du côté droit de cette bâtisse est ouverte une grande cour où arrivent les charrettes et les camions chargés de marchandises. Revenons à l'intérieur du bâtiment. Tout d'abord on est surpris par sa grandeur. Une grande allée centrale longue et rectiligne permet de voir le comptoir d'un bout à l'autre.

Mon travail peut se comparer à celui d'une abeille. Il consiste à mettre sur un «diable» des colis de toutes dimensions et de toutes formes à une place assignée par mon «Vorarbeiter» (contremaître). C'est un travail monotone et qui ne demande pas beaucoup d'intelligence pour celui qui l'exécute. Cependant, j'ai un bon chef d'équipe et je m'intéresse au travail. Je ne m'attarde guère sur ce sujet, car il n'est pas très intéressant d'en parler.»

Arrive décembre et les rigueurs de l'hiver, de plus, la crainte des bombardements inquiète les prisonniers, Berlin, à 300 km de Görlitz, a été bombardée par l'aviation anglaise.



Autre inquiétude, le courrier ne fonctionne plus ou mal. Il note :

«Les alertes deviennent plus fréquentes. Serons-nous bombardés ? Aucune nouvelle. Vraiment, je commence à m'inquiéter. J'ai commencé une lettre pour Mayo (ma fiancée) mais j'attends demain. Peut-être serai-je plus heureux ? À partir de maintenant nous ne pourrions envoyer plus que deux lettres par mois.»

Les fêtes de Noël 43 approchent.

« Depuis le 15 Décembre nous ne parlons plus que de la Noël. La fête de Noël est une fête importante de l'année. Pour certains c'est une fête religieuse, d'autres l'attendent avec impatience pour les libations accoutumées de son «réveillon». À notre arrivée beaucoup pensaient partir à Noël chez eux. Moi je n'étais pas de ceux-là. J'étais persuadé que je passerais cette fête ici. Je disais donc que nous parlions, depuis quelque temps, des souvenirs que nous rappelaient les Noëls précédents. Vers le 20, l'un de nos camarades de la «carré» a porté un arbre de Noël.

Cela nous donne l'idée d'en faire un et de l'orner de notre mieux avec nos faibles moyens. Nous avons parfaitement réussi. Trois jours après se dressait au milieu de la «piaule» un beau sapin superbement orné avec des «lamelles de cristal», des accessoires bénévolement donnés par chacun de nous et éclairés par des bougies de notre fabrication. Le jour de Noël proprement dit consiste en une veillée entre collègues où chacun raconte son histoire. À minuit avait lieu le tirage des lots portés par l'arbre. Et, à 2h précises, avait lieu le réveillon. En somme, un Noël bien monotone passé loin de chez moi, de mes parents et de ma petite fiancée. »

En janvier, Henri et Vala, un camarade, obtiennent l'autorisation de voyager. Le récit de cette escapade laisse supposer que ces travailleurs bénéficiaient d'une certaine liberté de mouvement et que les populations rencontrées n'étaient pas hostiles aux Français.

«Voilà, le jour de l'an est terminé. La veille, j'avais une idée fixe. J'ai demandé au Lager une autorisation de circuler. Il me l'a accordée, nous pouvions aller Vala et moi en Tchécoslovaquie, à Reichenbach, le pays des Sudètes. Samedi, à 11 h du matin, nous embarquons. Depuis six mois nous voyons des trains en quantité et pourtant, je n'ai jamais voyagé. Nous avons un wagon de deuxième classe. Quelle joie de rester assis dans un wagon, dans des coussins moelleux. Quand monterons-nous dans un train pour partir définitivement chez nous ?

Le train part. Dans notre compartiment, deux français et un couple belge dont le mari est un «prisonnier transformé».

Le paysage traversé est splendide : de fantastiques montagnes couvertes de pins disparaissant sous un grand manteau blanc. Les ruisseaux sont gelés, les cascades figées. Plus nous nous rapprochons de Reichenbach, plus nous nous élevons. Les montagnes deviennent plus hautes, plus aiguës, l'épaisseur de neige augmente. Nous arrivons à Reichenbach, une très belle gare.



La neige recommence à tomber. Nous arrivons à 13 h. Au restaurant de la gare, nous ingurgitons un repas pantagruélique. Sans vin évidemment. L'après-dîner, nous faisons un tour dans la ville. Elle est splendide. C'est là que je vois, pour la première fois, de petits gratte-ciel.

Nous prenons le train pour la station de ski. Les wagons sont bondés de skieurs et de skieuses. Nous arrivons au bas de la station. Un temps épouvantable, une vraie tempête de neige, un vent glacé. On n'y voit pas à trois pas. Le chasse-neige fait la trace. Vraiment, nous ne sommes pas équipés pour essayer cette ascension. Nous nous réfugions au café de la station. À 5h [17h], le train nous ramène la gare. Notre train part à 6h et demie [18h30], destination Görlitz.

Très belle journée qui influence notre moral en nous octroyant un sain dérivatif. Nous nous promettons de renouveler autant que possible cette petite excursion. En même temps que cela nous instruit, cela nous déride un peu et nous fait envoler un peu de cette atmosphère puante de notre carré. Ce pays possède des gens charmants. Les Sudètes parlent la langue allemande, mais se rapprochent beaucoup plus des Tchèques.

Ils n'ont pas ces faces glabres, ces tempes rasées qui caractérisent la race teutonne. Ils se rapprochent beaucoup plus de nous, les français.»

Janvier 1944, la situation semble évoluer.

« Maintenant, ces jours-ci plus exactement, il se passe quelque chose d'insolite. Peut-être serons-nous rappelés au service de la SNCF pour travailler en France. Il n'y a encore rien d'officiel, mais tout laisse à supposer qu'il y a «anguille sous roche».

Février 1944, l'évocation d'une crise du banditisme, relatant sans doute des faits de résistance, sentent la propagande de Vichy véhiculée par une presse à la botte du gouvernement, la seule dont disposaient les travailleurs en Allemagne.

«Ce mois de Février n'apporte rien de nouveau. Au point de vue travail, c'est toujours la même monotonie à part une semaine de nuit à xxx en remplacement. Je me tiens au courant des événements en France qui nous parviennent par la lecture des journaux.

La véritable crise de banditisme qui règne en France m'énerve bien davantage que la perspective de débarquement. Le débarquement serait un véritable désastre pour notre malheureuse patrie si meurtrie, mais une révolution serait une véritable désolation. J'espère que tout s'arrangera pour le mieux.»

Les journées s'écoulent, monotones. Le manque d'informations soucie le jeune homme et ses camarades.

«Ces temps-ci nous sommes anxieux depuis le débarquement en France. Nous commentons très souvent les nouvelles, mais il faut se méfier des bobards. Cependant il semble qu'en France, les opérations militaires vont vite mais il doit y régner un véritable chaos. Je me fais un peu de souci bien que Le Vigan (Sous-préfecture du Gard) soit loin du théâtre d'opérations. Je redoute quand même les répercussions de cet état de choses. À la grâce de Dieu, j'espère qu'il protégera tous les êtres chers et celle que j'aime.

Pas de nouvelles de France, bien entendu. D'ailleurs tous les copains sont dans mon cas. Nous lisons « L'écho de Nancy », nous prêtons une oreille curieuse aux bobards de toutes sortes qui circulent, mal interprétés, grossis mille fois. Je n'y réserve guère d'attention. Cependant ceci a le but d'influencer notre moral. Je suis un peu en arrêt. Que devenir ? Vous ? Quelle doit être la situation véritable en France ? Autant de questions qui restent sans réponses.

C'est bizarre, je ne me sens pas le goût d'écrire, c'est comme ça, je me laisse aller un peu au cafard. Une étrange procession de véhicules de toutes sortes, de cohortes marchant à pied, transportant leurs hardes, avec des moyens de fortune. Un vrai tapage. Des troupeaux en transhumance. La gare est archicomble.

Les voyageurs, harassés par des voyages inconfortables, couchent pêle-mêle sur leur sac, encombrant le hall. Arrêt de train, horaires impossibles, le travail est nul ! Nos valises sont faites, nous avons pris le strict nécessaire pour n'être pas alourdis. Nous attendons l'heure du départ. Les rouges ne sont pas loin, ils sont à 40 kms d'ici et nous continuons calmement à deviser. Les prisonniers sont partis hier, ils faisaient une belle colonne, ils parlaient à pied, ils étaient contents.»

Le 14 février 1945, c'est le commencement de la fin.



Dresde

«Hier nous avons eu une alerte. Avec les valises, nous sommes descendus à la cave. Nous avons entendu les avions, mais ils sont allés bombarder Dresde. Nous étions couchés depuis deux heures quand la deuxième alerte a sonné. Le camp d'aviation est tout proche du Lager.

Toute la journée, c'est un incessant va-et-vient d'avions chargés qui viennent renouveler leurs provisions. Le patron de notre Lager est un marchand de « Kinder Magazine ». Aussi fait-il des affaires d'or. Tout le monde ici a sa petite voiture transformée en chariot pour transporter les bagages. Hier le carré semblait la nurserie avec toutes ces petites voitures d'enfants dans la pièce. Nous pouvons être coupés d'un moment à l'autre. Nous attendons l'ordre d'évacuation. Nous nous attendons cette nuit à une nouvelle alerte.»

Henri et ses compagnons vont être déplacés vers Saalfeld. Ville de garnison de la Wehrmacht et centre ferroviaire important, Saalfeld sera détruite à 60 % en avril 1945 par les bombardements américains. Un voyage épique...

« Le 18 février à 3h [15h], l'ordre de départ est donné. Chacun, par équipe, arrime tant bien que mal ses bagages sur les voitures d'enfant, une pittoresque procession vers la gare. Heureusement, au dernier moment, nous avons eu un wagon pour effectuer le voyage, sans quoi, avec les voitures d'enfants, nous partions pleins de courage, mais l'expérience devait nous montrer que nous ne serions pas au bout de nos peines. En effet, au bout de 50 mètres, une roue était déjà coupée.

Nous embarquons dans un wagon tchèque. Nous sommes 36 avec bagages, l'espace est restreint, surtout qu'on s'est mal arrangé. Notre chef de convoi et le Lager-Fürer se trouvent dans un « Prat-Wagon ». Nous attendons un moment jusqu'à 8h[20h]. À ce moment, alerte, nous partons. Impossible de voir par la portière, la nuit est venue, d'autre part, il commence à faire froid et nous avons fermé les portières.

Nous sommes contents, il semble que nous tenons la quille et que nous partons en France. Ce n'est, hélas, qu'une illusion. Nous passons à Löbau et Bautzen. Nous arrivons à Radeberg à 5h du matin le 19 février après une longue nuit d'insomnie. Nous y passons la journée et entendons distinctement le bombardement de Dresde.

Le 20 février, après une meilleure nuit passée dans le wagon, nous repartons dans la matinée et nous passons à Dresde. La ville est bien détruite, beaucoup de maisons écrasées. Nouvelle halte à Meissen. Nous changeons de locomotive à 1h de l'après-midi. À 2h1/2 nous passons l'Elbe un peu après Meissen.

Un constat, le climat est relativement meilleur, le soleil apparaît. Des vignes même, qui retiennent la terre des coteaux. Le long des forêts de chênes, on aperçoit des biches et des lièvres. Nous roulons encore toute la nuit. Nouvelle halte à Chemnitz. Immédiatement, l'alarme sonne, nous repartons aussitôt et nous roulons sans arrêt jusqu'à 5h du matin pour atteindre Greiss.

Nous sommes alors en pleine montagne, il neige et l'eau est froide pour se rafraîchir. Nous repartons à 10h et nous passons à Gera, une ville bien éprouvée. Notre arrivée coïncide avec une alarme mais ici les gens ont l'habitude, ils se rendent rapidement aux abris. La neige a disparu mais le temps reste couvert et il fait sombre.

Le 23 février, nous sommes toujours à l'arrêt et il n'est plus question d'aller à Nuremberg. Nous sommes sur le passage des bombardiers. À 11h, alerte. Les gens se rendent aux abris.

Le 24 février, nous restons dans les wagons ballottés d'un côté à l'autre dans une gare de triage. Samedi soir on nous amène à la butée et nous déchargeons nos bagages. Nous resterons ici, à Saalfeld, un camp cosmopolite où cohabitent Russes, Tchèques, Polonais... et Français. On nous installe dans un baraquement près du dépôt des machines. Encore une nuit détestable avec alertes.»

La vie à Saalfeld.



« Après un voyage long et pénible, nous arrivons enfin à destination, dans cette petite ville de 25 000 habitants, à 300 kms de la frontière, encadrée par d'importantes villes sérieusement malmenées, telles Erfurt, Dresde, Nuremberg, Chemnitz.

On ne s'occupe pas de nous. Le soir même de notre arrivée, nous devons aller chercher nos lits pour ne pas coucher à même le sol. Les deux premiers jours, on nous ignore totalement, sans nourriture, nous vivons sur nos réserves. Enfin, le mercredi, on nous affecte à un travail. Certains iront à la manœuvre, d'autres sur la voie. Avec 4 camarades, je prends le train chaque matin pour une petite station de ski à 25 kms d'ici. C'est une petite gare de montagne, pittoresque, escarpée, couverte de forêts de sapins.

Sous la conduite de deux vieux Allemands tranquilles, nous coupons des arbres pour faire des rondins, travail qui ne m'est pas inconnu et que je fais avec plaisir. Nous travaillons à notre rythme, nous ne sommes pas du tout pressés.

Nous prenons notre manger que nous faisons chauffer sur un grand feu de braises. Le soir nous retournons au Lager par le train. Temps mauvais et froid, il fait de grosses giboulées de neige, temps très caractéristique de ce pays. Les gens sont plus froids et plus réservés qu'à Görlitz. Les coutumes et les costumes sont profondément arriérés. En allant au travail, nous croisons souvent des bûcherons de métier aux costumes caractéristiques : pantalons de cuir, sacs tyroliens, chapeaux à plumes superbement ornés d'une croix de sapin pour bien marquer leur profession.»

La situation devient de plus en plus critique. La nourriture manque, les conditions de vie sont de plus en plus précaires, le moral est au plus bas. Les autochtones marquent ouvertement leur hostilité aux travailleurs forcés.

« Ici ce n'est pas la même tranquillité qu'à Görlitz. Tous les jours à heures fixes, les Anglo-américains bombardent. Les camarades qui travaillent en gare, ne se tuent pas au travail. Tous les jours ils dorment 5 ou 6h dans les abris.

Avant-hier, 120 bombes sont tombées à 200 m du Lager. Elles visaient la gare, mais le vent a dérégulé le tir. À 9h, tous les jours, alerte, dans l'après-midi une alerte facultative, à 9h du soir, nouvel horaire fixe.

Pour les alertes de jour, nous ne risquons rien étant en pleine campagne ; quant au soir, nous nous enfuyons dans les champs. Déjà beaucoup de victimes. J'ai un éclat d'obus dans ma valise.

Le régime alimentaire est des plus maigres. On recule toujours pour nous octroyer nos cartes. Cette semaine nous avons eu seulement 1kg1/2 de pain. Aujourd'hui dimanche, je passe la journée avec une soupe. Les restrictions se font sentir. Heureusement que l'on ne nous force pas au travail. Où est la bonne soupe que nous avons à Görlitz ?

Beaucoup regrettent ce temps-là. Ce pays est mort, sale, il pleut, il neige souvent, les rues sont constamment boueuses et mal entretenues. Les gens sont peu aimables pour nous mais il ne faut pas oublier que c'est une région « nazie » et qui a mis Hitler au pouvoir. Nous ne nous nous faisons aucune illusion sur notre sort. Nous devons nous débrouiller par nos propres moyens. Toute joie est absente et le moral en prend un vieux coup. Nous n'avons jamais attendu la « quille » avec autant d'impatience. Je me suis abonné à « L'amicale » et m'efforce de lire pour ne pas écouter mon ventre.»

La fin de la guerre approche, côté allemand c'est la débâcle.



« Tristes fêtes de Pâques. J'ai travaillé sans arrêt. Un terrible bombardement a bouleversé de fond en comble la gare de Weimar, près d'Iéna. Il a fallu réparer les dégâts dans de très mauvaises conditions de nourriture. Mes camarades sont partis pour un camp, je ne sais où. Car il faut te dire que nous sommes ceux qui restent ici, sur le front. Les Américains sont peut-être à une dizaine de kilomètres. Nous n'avons plus de signal d'alarme. Les avions arrivent en piqué sur nos baraquements, nous nous mettons à l'abri tant bien que mal. La ville évacuée. Les gens s'enfuient empruntant et encombrant les routes.

L'armée passe aussi avec tous les genres de locomotion. On ne nous donne absolument rien à « croûter », on se débrouille, on maraude. Si nous passons à ça, nous aurons de la veine. On ne s'intéresse plus à nous. Nous sommes une vingtaine de Français dans deux baraques en bois. Certains travaillent encore. Moi, avec quelques camarades, nous n'avons aucune occupation. Nous sommes restés ici en fraude.

Nous traversons une passe critique, c'est la fin. Il s'agit de s'en tirer le mieux possible.»

La nuit du 7 au 8 avril 45.

« À 2h précises, de grosses vagues de bombardiers préalablement annoncées, déversent, dans un épouvantable vacarme de ferraille, de sifflements, d'explosions, leurs tonnes de chargement.

Trois heures environ, nous avons enduré ce bruit d'enfer. Le déplacement d'air soufflait dans l'abri, le bruit des détonations assourdissait nos pauvres oreilles.

Nous attendions la bombe qui nous tomberait sur la tête. Enfin, l'abri a tenu bon, mais quelle vision lorsque nous pûmes mettre le nez à l'air. La gare et une partie de la ville étaient en flammes.

Des bombes à retardement et des trains de munitions sautaient. Bref, une vision dantesque ! Néron n'aurait pas pu mieux faire à Rome ! Un véritable déluge de feu et d'acier avait détruit tout. Les rails soulevés en palissades, les wagons retournés et vidés de leur contenu.

Chargés, nous avons gagné la montagne à la lueur rougeâtre de l'incendie. Nous avons couché dehors et dès 5h du matin, nous avons regagné notre abri primitif. Certains de nos collègues ont essuyé le bombardement sous des abris plus ou moins précaires.

Nous sommes sains et saufs à l'exception d'un camarade qui était dans la ville et dont nous n'avons aucune nouvelle.

24 avril 1945 : le retour au pays.

« Nous attendons les camions, mais ceux-ci n'ont pas l'air de se presser, nous allons, nous, prendre une décision. Nous avons trouvé de petites carrioles, car il ne faut pas compter sur les trains, toutes les communications étant coupées.

Beaucoup de Français sont déjà partis. Ils rejoignent Meiningen où se forment beaucoup de convois par camion. 2h [14h]. Nous partons. Tout est prêt.

Nous sommes neuf camarades munis de cartes et de bons souliers, nous devons affronter le grand ruban. Un drapeau tricolore flotte sur la voiture à ravitaillement.



Pour notre première étape, nous nous fixons Königsee, soit 30 bornes. Étapes parcourues avec gaîté et beaucoup d'entrain. Les côtes et descentes alternent. Nous arrivons à l'étape à 6h du soir. Nous couchons dans un Lager abandonné. Bonne nuit passée enroulée dans une couverture.

Le 29 avril à midi le soleil luit à nouveau. Nous sommes décidés à partir. Bonne route et nous marchons jusqu'à 6h. Arrêt dans un village. Le maire nous fait coucher dans l'école aménagée à cet effet et bien pourvue de paille fraîche. Nous trouvons des œufs et des pommes de terre chez les paysans. Nous faisons une bonne omelette au lard.

Le 30 avril à 7h, debout tout le monde, nous partons pour Meiningen où nous arrivons à 12h. Un tour aux renseignements. 2000 Français sont parqués dans une caserne et attendent le rapatriement. Je crois qu'il vaut mieux continuer la route à pied. Nous reprenons la route. Notre marche est interrompue par la neige. On s'arrête dans un village. Nous logeons dans des baraques. Peut-être demain fera-t-il meilleur ?

Nous voulons piquer sur Würzburg, à 100 kms d'ici. Aujourd'hui nous avons été ravitaillés par un camion américain : café, chocolat, gâteaux. Rien ne manque. Nous pouvons changer cela pour du pain. Demain, le 1er mai, j'ai 23 ans. Il faut compter surtout sur les jarrets et les souliers.»

Destination Frankfort, toujours livrés à eux-mêmes, nos Français sont parfois secourus par la population allemande.

« On marche vite pour se réchauffer. Les villages se succèdent. Ce jour compte pour une bonne étape. Nous faisons 35 kms. Vers 5h du soir nous nous arrêtons dans un moulin. Le fermier, un brave homme qui estime les Français, car il avait deux prisonniers transformés travaillant chez lui. Il nous donne de la bière et une grande tourte de pain. Nous couchons dans la grange, un bon café au lait avant de partir.

En route pour Bad Kissingen. Ensuite nous nous dirigerons sur Frankfort ; encore 230 kms à faire. Nous passons à Bad Kissingen à 2h de l'après-midi. Nous allons aux renseignements.

Tous les Français sont partis. Après demain il part quelques retardataires. Nous nous empressons de gagner la caserne. Nous trouvons une dizaine de Français.

Tout est occupé par des étrangers. On nous fait très bien souper, on nous affecte à une équipe. Nous sommes ici pour dormir deux nuits. Nous mangeons à la cuisine du camp qui est d'ailleurs excellente.

Nous partons vers 7h1/2 avec trois camions américains vers Würzburg. 1h1/2 de route à une grande vitesse.

Nous arrivons à la caserne de Würzburg après avoir traversé les ruines de cette dernière ville, totalement détruite. Une journée passée dans des chambres malpropres où nous couchons sur la dure.

Nous devons embarquer demain à 7h1/2. À 5h on est déjà debout, les reins endoloris. Il pleut. À 7h rassemblement dans la cour. Nous sommes répartis en équipes de 40. Chaque équipe compose un wagon.»

8 mai 1945, les prisonniers passent la frontière et retrouvent la France. Enfin !

« Voyage harassant. Nous ne pouvons dormir faute de s'allonger. Le ravitaillement est pénible. Absolument rien de chaud à ingurgiter, seulement des conserves de viande et sans pain.

Nous passons à Sarrebruck bien éprouvé lui aussi. Passage de la frontière à un petit poste dont la bannière est peinte aux couleurs tricolores. Arrêt de quelques minutes. Les prisonniers sont si heureux que certains se roulent au sol.

À la gare suivante, nous changeons de convoi, nous grimpons dans des wagons de voyageurs. Ils sont rapidement décorés et les drapeaux français et alliés flottent bientôt à toutes les portières. Acclamations dans toutes les gares. Nous arrivons à Châlons-sur-Marne. Le convoi se sépare en deux tronçons. »



Le 9 mai, Henri retrouve sa fiancée et sa petite cité cévenole, Le Vigan. Il est dans un état pitoyable, épuisé, amaigri. Atteint de tuberculose, il contamine sa jeune épouse. Un séjour de plusieurs mois en sanatorium s'impose. L'ablation d'un poumon lui vaut l'octroi d'une pension d'invalidité. Toute sa vie, en raison de sérieuses complications respiratoires, il supportera les conséquences de sa déportation en Allemagne.



Hommage

74 ANS APRÈS : honneur aux cheminots morts pour la France

Le 8 mai 1945, l'Allemagne nazie, vaincue par une coalition de pays alliés, capitule sans condition. Ce vendredi 10 mai 2019, soit 74 ans plus tard, les gares parisiennes commémorent l'armistice qui mit fin à la seconde guerre mondiale.

Au cours de ce conflit, 8938 cheminots ont perdu la vie.

Quelques témoins de cette période sont encore parmi nous. Ce 10 mai 2019, les Anciens Combattants cheminots, les représentants des autorités civiles et militaires et ceux du personnel de la SNCF ont honoré la mémoire des cheminots tombés au combat, prisonniers, victimes de rafles et d'exécutions perpétrées par les nazis. L'Orchestre d'Harmonie du Chemin de Fer du Nord, dirigé par Benoît Boutemy, a assuré le protocole musical des cérémonies dans les six grandes gares parisiennes.

En gare de Lyon, M. Guillaume Pépy, Président du directoire de SNCF, s'est associé à cet hommage. Dans son discours, il a salué le dévouement et le courage des cheminots morts pour la France et a rappelé que « *notre rassemblement d'aujourd'hui, est l'expression de notre vigilance, contre l'intolérance et le fanatisme, pour la paix et le respect des peuples.* »

Des voyageurs de passage se sont associés spontanément, dans la dignité et le recueillement, à ces hommages rendus aux victimes de guerre cheminotes.

Françoise Brunaud





Discours de Monsieur Guillaume PEPY

Gare de Lyon - Vendredi 10 mai 2019

Après avoir salué l'ensemble des personnalités civiles, militaires et tous ceux qui ont honoré de leur présence cette cérémonie, le Président du directoire SNCF intervient en ces termes :

« Nous sommes réunis aujourd'hui devant le monument aux morts de la gare de Lyon, pour célébrer le 74^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Commémorer le 8 mai 1945, c'est repenser avec douleur à la folie meurtrière du régime nazi, à l'horreur de la déportation et des camps de concentration.

Car, au conflit militaire entre nations, s'est ajoutée une persécution volontaire et systématique de populations civiles, hommes, femmes, enfants, parce qu'ils étaient juifs, slaves, tsiganes, opposants politiques ou homosexuels. 55 millions de femmes et d'hommes, dont la moitié de civils, ont péri au cours de ce conflit mondial. 10 000 cheminots sont morts au combat, dans l'exercice de leurs fonctions ou sous les bombardements. De très nombreux cheminots ont participé aux actions de Résistance et 2 200 en sont morts, victimes de la répression. Sur les plaques à la mémoire des cheminots de Paris-gare de Lyon, une vingtaine de cheminots, de tous les services, ont été victimes de cette répression .

Philippe Bur, Gabriel Bonnyns, Émile Chapon, Ernest Clément, Émile Desplanques, Raymond Doloy, Roger Galot, Joseph Gautier, Jean Labour, Augustin Letorgeon, Jean Lignères, Lucien Manès, Pierre Marlin, René Pottier (l'adjoint de Louis Armand), Louis Richard et Joseph Verger sont déportés dans les camps de concentration et y trouvent la mort.

François Hubert est arrêté pour avoir remis des vêtements à un aviateur anglais et meurt lui aussi en déportation.

Pour avoir communiqué des horaires de train, Fernand Lelandais décède lors de son transport vers le camp de Dachau.

Henri Surier meurt sous la torture à la maison d'arrêt d'Auxerre.

Maxime Fournat est fusillé au Mont-Valérien.

Roger Cadin est condamné à mort et guillotiné dans une prison allemande.

Participant aux combats de la Libération, Léon Bouchard, membre des Forces Françaises de l'Intérieur, est arrêté, incarcéré, déporté et meurt en Allemagne.

Henri Herbin, qui avait fait partie des travailleurs envoyés en Allemagne, est fusillé le 20 juin 1944 à Troyes.

Victimes de la persécution, Sabétai Torros et Neuschein Walter, tous deux déportés depuis Drancy, trouveront la mort à Auschwitz pour avoir été juifs.

Nous saluons leur engagement, nous saluons leur mémoire et je vous propose d'observer une minute de silence.



Dès le début de la guerre, le réseau de chemin de fer est réquisitionné par les autorités militaires françaises afin d'organiser l'acheminement des troupes et du matériel.

En 1940, la SNCF se retrouve placée « à la disposition pleine et entière du chef allemand des transports » et le train devient l'instrument technique de la déportation vers les camps de concentration et d'extermination. De cette période nous retiendrons aussi que la plus grande barbarie peut rencontrer les sacrifices les plus admirables.

Je veux rappeler l'engagement des cheminots dans les actions de Résistance, leur contribution à la réussite du débarquement puis de la libération du pays. D'abord par des actes de sabotage, l'aide aux prisonniers de guerre évadés, le passage de la ligne de démarcation, la diffusion de la presse clandestine, la transmission des renseignements sur le trafic et les infrastructures ferroviaires en vue des bombardements. Et les gestes de solidarité, au travers du ramassage des petits mots jetés des trains par les déportés.

À l'été 1944, tout s'accélère !

Des cheminots prennent les armes, se joignent aux Forces Françaises de l'Intérieur et déclenchent le Plan vert, ce plan de coupures des voies qui ralentit l'acheminement des renforts allemands vers l'Ouest.

À Nevers, le quartier de la gare est visé : 163 morts dans la nuit du 15 au 16 juillet 1944, dont 50 cheminots et leur famille. On le sait, la grève générale des cheminots qui se déclenche le 10 août est décisive dans la libération de Paris. Les plaques dans les gares et dépôts, là où ils sont tombés, rappellent leur participation à l'insurrection pendant que les Nazis vident les prisons et font partir les derniers trains de déportés de la région parisienne, le 15 août de Pantin et le 17 août de Compiègne.

Paris est libéré ! Et puis enfin, après des années de souffrance, grâce au courage et au sacrifice de milliers d'hommes et de femmes, la guerre prend fin. Le 8 mai 1945, le Général de Lattre de Tassigny signe, au nom de la France, la capitulation de l'Allemagne nazie, après un conflit de 5 années, le plus meurtrier et le plus barbare de notre histoire. Ce jour-là rayonne la victoire des valeurs humanistes et démocratiques sur une idéologie raciste et criminelle.

Notre rassemblement d'aujourd'hui est l'expression de notre vigilance contre l'intolérance et le fanatisme, pour la paix et le respect des peuples. C'est à nous qu'il appartient aujourd'hui d'entretenir et de transmettre ces valeurs aux générations futures car ceux qui ont vécu cette guerre nous quittent peu à peu. La Paix comme la liberté, est un combat de chaque instant.

Vive la Paix, Vive la République et Vive la France !

Partenariat

.....2018, 2019... un partenariat en images pour l'UAICF et la mutuelle ENTRAIN

L'an dernier, la mutuelle Entrain proposait pour la première fois aux cheminots, à leurs familles et aux salarié(es) des CE et CCGPF de participer à un concours de photos uniquement prises à l'aide de leurs smartphones, ceci pour des raisons d'ordre pratique. L'UAICF qui, cette même année, célébrait le quatre-vingtième anniversaire de sa création, s'associa résolument à cette initiative.

Ce fut une réussite complète pour cette première édition puisque plus de 400 photos furent soumises à l'appréciation du jury... Il faut dire aussi que le thème choisi par les organisateurs, la couleur rouge, avait de quoi stimuler les chasseurs d'images.

Forts de ce succès, les deux partenaires renouvelaient l'expérience cette année 2019. Cette fois, c'est la mutuelle entrain qui célébrait le 10^e anniversaire de sa création.

Nouveau concours, nouveau thème qui, cette fois, devenait le nombre 10. Par contre, la quantité de clichés en compétition fut moins importante que l'an dernier mais toujours d'un excellent niveau.

Expliquer cette situation n'est pas simple. Il peut s'agir d'un défaut de communication mais aussi du thème dont l'abstraction nécessitait beaucoup d'imagination, en plus de la recherche d'un site original et digne d'intérêt.



2019
10 ans
mutuelle
entrain
fête son
10^{ème}
anniversaire

CONCOURS PHOTO

Et si l'on vous dit que cela vous inspire-t-il ?
À votre smartphone pour votre plus beau cliché.

à gagner

Un week-end Relais Château
Une activité Sport Extrême
Un bon cadeau fnac
Prix du jury UAICF
Prix délégués Mutuelle entrain
Prix abonnés Facebook

POUR PARTICIPER

Envoyez-nous une seule et unique photographie prise exclusivement au moyen d'un téléphone portable et au format numérique « JPG » à uaicf@mutuelle-entrain.fr selon modalités décrites dans le règlement du jeu concours.

en partenariat avec UAICF

Comme l'an dernier, c'est la présidente de la commission régionale Nord de photo, Arlette Galhaut, qui assura la réception des images et leur mise sous dossier.

Le jeudi 6 juin, c'était le grand jour : celui du jugement des œuvres. Pour l'occasion, Michel Bour, membre du Ciné-Photo-Club de Paris-Nord avait pris les commandes de son ordinateur pour projeter sur grand écran l'ensemble des épreuves puis établir l'ordre du classement.

Le jury était composé de cinq membres : deux d'entre eux représentaient la mutuelle Entrain et les trois autres, l'UAICF. Les choix furent difficiles dès lors que le thème du concours était absent de nombreuses photos dont la qualité artistique était par ailleurs indéniable.

Alors, que faire ?

Au final, il s'est avéré que le niveau général des œuvres était élevé et les juges n'ont eu aucune difficulté à classer dans l'ordre les 15 premières. De plus, cet échange entre l'UAICF et une mutuelle de cheminots c'est une façon de renforcer l'image de la culture et de la solidarité dans l'entreprise...

Georges Wallerand

Palmarès



1

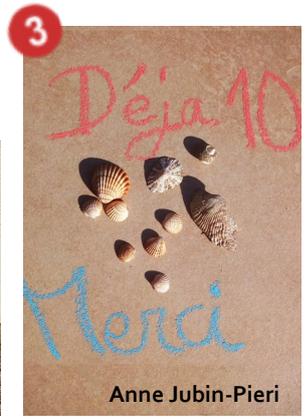


Florent Denet

2



Gilbert Foray



3

4



Marie-Noëlle Bertomeu-Martinez

5



Laurent Jousserand

6



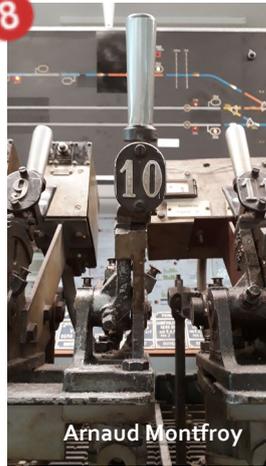
Charles Brault

7



Jean-Paul Rouge

8



Arnaud Montfroy

9



Olivier Guirard

10



Thomas Maurer

11



Thomas Dausman

12



Christophe Le Gall

13



Elisabeth Brossard

14



Christine Letellier

15



Audrey Biral

...LES EXPRESSIONS FRANÇAISES :

Tenir la chandelle



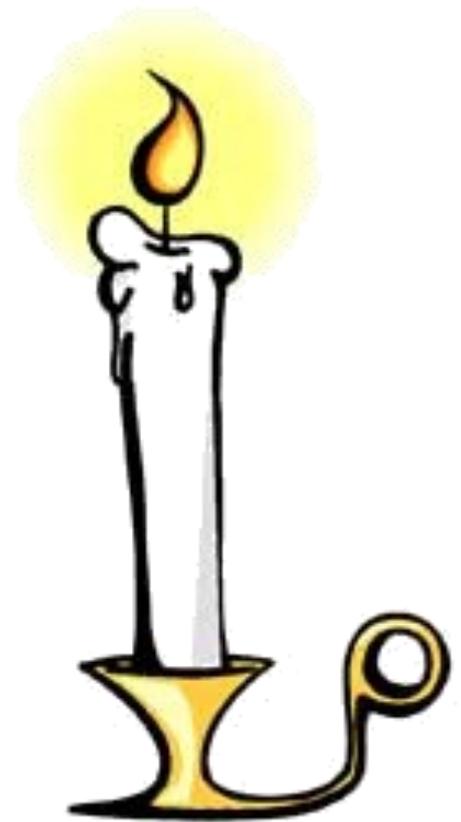
Cette expression ne date pas d'hier et elle s'applique encore aujourd'hui à celui ou celle, témoin inopiné du bonheur d'un couple sans pouvoir y participer ; celui ou celle de trop, la pièce rapportée en quelque sorte.

La position de l'intrus qui, malgré lui, rend la situation inconfortable pour tous n'est pas enviable dès lors que, pour son entourage, elle suppose un brin de voyeurisme de sa part.

Autrefois, il était encore beaucoup plus délicat d'avoir à *tenir la chandelle* car cette chandelle - là existait bel et bien...

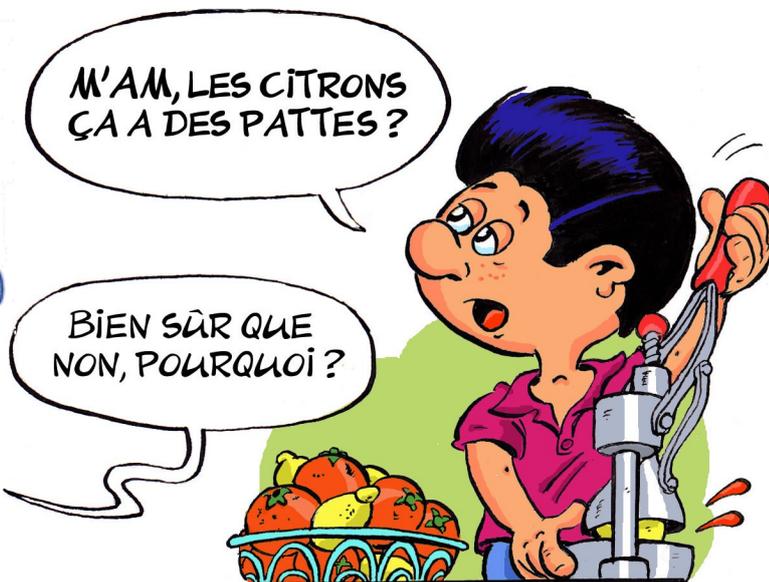
Par exemple, au début du XIXe siècle, avant que la fée électricité ne fasse son apparition et avec elle, la lampe de chevet, certains bourgeois, pour accomplir l'acte conjugal, souhaitaient s'ébattre dans la lumière pour ne pas se priver de la beauté de leur femme. Monsieur faisait alors mander le valet ou la servante pour *Tenir la chandelle*. Bien sûr, obligation était faite à ce dernier ou cette dernière de tourner le dos au couple impudique...

Beaucoup plus tôt, à une époque où la virginité de la femme devait être conservée jusqu'au mariage, le *Porteur de chandelle* devait être une personne de confiance, en principe, le garçon d'honneur.



Cette fois, il ne s'agissait pas pour lui d'éclairer l'union physique des jeunes mariés, par contre, une fois le devoir conjugal accompli, il devait s'assurer en vérifiant l'état des draps que le mariage avait été consommé et que la jeune épouse découvrait bien l'amour physique pour la première fois.

Le Petit
Gondo





tarte aux myrtilles

ingrédients

pâte sablée :

- 250 g de farine
- 100 g de beurre
- 125 g de sucre semoule (moi, je prends de la cassonade)
- 1 pincée de sel
- 1 œuf
- 1 sachet de sucre vanillé

myrtilles

crème fouettée :

- 160 g de crème fleurette entière
- 25 gr de sucre glace
- extrait vanille liquide

Comme d'habitude, je prépare avant l'ensemble des ingrédients et des ustensiles et j'allume la télé (indispensable).

Je place tout d'abord le fouet du batteur dans le congélateur ainsi que le récipient dans lequel je ferai la crème fouettée : les ustensiles et la crème doivent être bien froids pour que ça prenne.

Ensuite, je prépare ma pâte sablée :

- dans un saladier, mélanger l'œuf et le sucre avec le sel
- mettre la farine sur le plan de travail et au centre, verser le mélange précédent et bien malaxer pour obtenir une belle pâte bien homogène
- étaler au rouleau
- faire cuire 12 à 15 min en fonction du four
- je laisse ma pâte cuite refroidir.

Je réalise ma crème fouettée :

- je récupère mes ustensiles bien froids
- je mets la crème froide elle aussi dans le récipient
- et je fouette vigoureusement
- j'ajoute l'extrait de vanille et petit à petit le sucre

Quand tout est prêt, la pâte bien froide, je mets la crème fouettée sur la pâte et j'y ajoute ensuite les myrtilles, je saupoudre le tout de sucre glace et le tour est joué !

Parfois, sur le sucre glace, j'ajoute des motifs en sucre ou du sucre doré.

Et quand on a pas le temps (ou la flemme) ? Cette recette est déclinable :

1. j'achète de la pâte sablée
2. j'achète de la crème fouettée
3. je cuis ma pâte et quand elle est froide, je mets ma crème en bombe
4. j'ajoute mes myrtilles et tout est prêt...

Une recette presque "maison" !



APPROUVÉ PAR LÉONARD



VOS ACTIVITÉS CULTURELLES PARTOUT EN FRANCE AVEC L'UAICF



SAISON 2019 - 2020

ARTS DE LA NATURE ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES
AQUARIOPHILIE ARTS GRAPHIQUES ET PLASTIQUES
ARTS MANUELS ASTRONOMIE BRIDGE CHANT CHORAL
CINÉMA-VIDÉO DANSE DÉGUSTATION ESPÉRANTO
GÉNÉALOGIE GÉOLOGIE INFORMATIQUE LANGUES
JEUX DE SOCIÉTÉ LITTÉRATURE MUSIQUE
MODÉLISME ET PATRIMOINE FERROVIAIRE PHILATÉLIE
PHOTOGRAPHIE PLACOMUSOPHILIE RADIOAMATEURS
SCRABBLE TERRARIOPHILIE THÉÂTRE VARIÉTÉS

RETROUVEZ TOUTES NOS ASSOCIATIONS
WWW.UAICF.ASSO.FR

UAICF

UNION ARTISTIQUE ET INTELLECTUELLE
DES CHEMINOTS FRANÇAIS
01 42 09 25 91 - SNCF : 717 192
BLOG : UAICF.OVER-BLOG.COM
PAGE FACEBOOK : UAICF NATIONALE



web